

Petite anthologie du thème de l'eau dans la poésie baroque française

I. Un monde mouvant

A. L'instabilité, une angoisse

Tout n'est plein ici bas que de vaine apparence,
Ce qu'on donne à sagesse est conduit par le sort,
L'on monte et l'on descend avec pareil effort,
Sans jamais rencontrer l'état de consistance.

Que veiller et dormir ont peu de différence,
Grand maître en l'art d'aimer, tu te trompes bien
[fort]

En nommant le sommeil l'image de la mort,
La vie et le sommeil ont plus de ressemblance.

Comme on rêve en son lit, rêver en la maison,
Espérer sans succès, et craindre sans raison,
Passer et repasser d'une à une autre envie,

Travailler avec peine et travailler sans fruit,
Le dirai-je, mortels, qu'est-ce que cette vie ?
C'est un songe qui dure un peu plus qu'une nuit.
Jacques Des Barreaux (1602-1673)

Le temps ne bouge point et jamais ne repose,
La vie instable fuit et ne chemine pas,
Fortune escrime et bat sans remuer les bras,
Le monde nous dépêche et n'en savons la cause.

L'ami avec l'ami se trompe à lèvres closes,
La chair sans le sentir consomme nos ébats,
Languissant sans secours le cœur choit au trépas,
Et la nuit à nos yeux effroyable s'oppose.

La mémoire de nous comme neige défaut*,
Notre gloire se passe et la mort nous assaut,
Entrant en la maison sans brusquer à la porte.

Il n'est pas ordonné que nous vivions toujours,
Incontinent fanit le plus vert de nos jours,
Par l'hiver rigoureux que la vieillesse apporte.
Jean-Baptiste Chassignet (1570-1635)

* fait défaut, manque, disparaît

À beaucoup de danger est sujette la fleur,
Ou l'on la foule aux pieds ou les vents la ternissent,
Les rayons du soleil la brûlent et rôtissent,
La bête la dévore, et s'effeuille* en verdure :

Nos jours entremêlés de regret et de pleur
À la fleur comparés comme la fleur fleurissent,
Tombent comme la fleur, comme la fleur périssent,
Autant comme du froid tourmentés de l'ardeur.

Non de fer ni de plomb, mais d'odorantes pommes
Le vaisseau va chargé, ainsi les jours des hommes
Sont légers, non pesants, variables et vains,

Qui, laissant après eux d'un peu de renommée
L'odeur en moins de rien comme fruit consommée,
Passent légèrement hors du cœur des humains.
Jean-Baptiste Chassignet (1570-1635)

* Sujet du verbe : la fleur

Compte les ans, les mois, les heures et les jours
Et les points de ta vie, et me dis, malhabile,
Où ils s'en sont allés : comme l'ombre fragile
Ils se sont écoulés sans espoir de retour.

Nous mourons et nos jours roulent d'un vite cours
L'un l'autre se poussant comme l'onde labile*
Qui ne retourne point, mais sa course mobile
D'une même roideur précipite toujours.

Toujours le temps s'enfuit et n'est point réparable
Quand il est dépensé en œuvre dommageable,
L'usant et consumant en travail superflu.

Nos jours ne sont sinon qu'une petite espace
Qui vole comme vent, un messenger qui passe
Pour sa commission et ne retourne plus.
Jean-Baptiste Chassignet (1570-1635)

* qui coule

Le temps n'est qu'un instant lequel toujours se
[change,

Le temps n'est qu'un instant lequel dure toujours,
Il dure en se changeant sans avoir ans ni jours,
Puisque ce n'est qu'un point, mais un Protée
[étrange.

Le passé n'est plus rien, que la Mort qui se venge,
De ne pouvoir du temps entrer rompre le cours,
L'avenir n'a point d'être, et par mille détours
Va, finet, décevant quiconque à lui se range.

Que si le temps plus long n'est autre qu'un instant,
À quoi vous sert, mortels, de vouloir vivre tant,
Sinon pour d'un instant allonger vostre vie ?

Qu'entreprenez-vous donc par vos si longs
[apprêts ?

Nature en un instant n'a ses miracles prêts,
Dieu seul pour vous sauver d'un seul instant vous
[prie.
Antoine Favre (1557-1624), *Entretiens spirituels*, sonnet 64

Tout s'enfle contre moi, tout m'assaut, tout me
[tente,

Et le Monde et la Chair, et l'Ange révolté,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé
Et m'abîme, Seigneur, et m'ébranle, et m'enchanté.

Quelle nef, quel appui, quelle oreille dormante,
Sans péril, sans tomber, et sans être enchanté,
Me donn'ras-tu ? Ton Temple où vit la Sainteté,
Ton invincible main, et ta voix si constante ?

Et quoi ? Mon Dieu, je sens combattre maintes fois
Encor avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
Cet Ange révolté, cette Chair, et ce Monde.

Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appui, l'oreille, où ce charme perdra,
Où mourra cet effort, où se perdra cette onde.
Jean de Sponde (1557-1595)

Pour une inconstante

Elle aime, et n'aime plus, et puis elle aime encore,
La volage beauté que je sers constamment:
L'on voit ma fermeté l'on voit son changement;
Et nous aurions besoin, elle et moi, d'ellébore*.

Cent fois elle brûla du feu qui me dévore ;
Cent fois elle éteignit ce faible embrasement;
Et semblable à l'Égypte en mon aveuglement,
C'est un caméléon que mon esprit adore.

Puissant maure des sens, écoute un malheureux;
Amour, sois alchimiste, et sers-toi de tes feux
À faire que son cœur prenne une autre nature:

Comme ce cœur constant me serait un trésor,
Je ne demande point que tu fasses de l'or,
Travaille seulement à fixer ce mercure.
Georges de Scudéry (1601-1667)

* Plante supposée guérir la folie

B. L'inconstance, un plaisir

Avecques mon amour naît l'amour de changer.
J'en aime une au matin ; l'autre au soir me
[possède.

Premier qu'avoir le mal, je cherche le remède,
N'attendant être pris pour me désengager.

Sous un espoir trop long je ne puis m'affliger ;
Quand une fait la brave, une autre lui succède ;
Et n'aime plus longtemps la belle que la laide :
Car dessous telles lois je ne veux me ranger.

Si j'ai moins de faveur, j'ai moins de frénésie ;
Chassant la passion hors de ma fantaisie,
À deux, en même jour, je m'offre et dis adieu.

Mettant en divers lieux l'heur de mes espérances,
Je fais peu d'amitiés et bien des connaissances ;
Et me trouvant partout je ne suis en nul lieu.
Nicolas Vauquelin des Yveteaux (1567-1649)

Phylis
Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle,
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

Angélique
Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

Phylis
Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour, et ris de ta conduite.
Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnaître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à
[lui,

Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui,
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie,
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie,
Et de peur que le temps n'emporte ses ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs:
Notre âme, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue ;
Sa mort nous désespère, et son change nous tue.
Et de quelque douceur que nos feux soient avisés,
On dispose de nous sans prendre notre avis;
C'est rarement qu'un père à nos goûts

[s'accommode;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moi, j'aime un chacun, et sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager:
Ainsi tout contribue à ma bonne fortune;

Tout le monde me plaît et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous ;
Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire ;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire ;
L'éloignement d'aucun ne saurait m'affliger,
Mille encore présents m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le [change]

Un monde m'en console aussitôt, ou m'en venge.
Le moyen que de tant et de si différents
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes [parents ?]
Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour [maîtresse],
Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse;
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joie accepter tous maris.
Pierre Corneille (1606-1684), *La Place royale*

II. L'eau

A. La mer

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre ce brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.
Pierre de Marbeuf (1596-1645), *Recueil de vers*

Cet océan battu de tempête et d'orage
Me venant à dédain et le dévoiement
De mon faible estomac prompt au vomissement
Me faisait déjà perdre et couleur et courage,

Quand, pour me délivrer des périls du naufrage,
D'un plus petit bateau je passai vitement
Dans un vaisseau plus grand, tenant assurément
Que plus sûr et gaillard je viendrais au rivage.

Mais las ! ce sont toujours les mêmes cours des [vents],
Toujours les mêmes flots qui se vont élevant,
Toujours la même mer qui me trouble et moleste.

Ô mort ! si tu ne prends ma requête à dédain,
Tire-moi des hasards de tant d'écueil mondain,
Repoussant mon esquif dedans le port céleste.
Jean-Baptiste Chassignet (1570-1635)

J'ai longtemps voyagé, courant toujours fortune
Sur une mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardents soupirs et de mille sanglots,
Demeurant quinze mois sans voir soleil ni lune.

Je réclamais en vain la faveur de Neptune
Et des astres jumeaux, sourds à tous mes propos,
Car les vents dépités, combattant sans repos,
Avaient juré ma mort sans espérance aucune.

Mon désir trop ardent, que jeunesse abusait,
Sans voile et sans timon la barque conduisait,
Qui vaguait incertaine au vouloir de l'orage.

Mais durant ce danger un écueil je trouvai,
Qui brisa ma nacelle, et moi je me sauvai,
À force de nager évitant le naufrage.
Philippe Desportes

Les vents grondaient en l'air, les plus sombres [nuages]
Nous dérobaient le jour pêle-mêle entassés,
Les abîmes d'enfer étaient au ciel poussés,
La mer s'enflait des monts, et le monde d'orages ;

Quand je vis qu'un oiseau délaissant nos rivages
S'envole au beau milieu de ces flots courroucés,
Y pose de son nid les fétus ramassés
Et rapaise soudain ces écumeuses rages.

L'amour m'en fit autant, et comme un Alcyon
L'autre jour se logea dedans ma passion
Et combla de bonheur mon âme infortunée.

Après le trouble, enfin, il me donna la paix :
Mais le calme de mer n'est qu'une fois l'année
Et celui de mon âme y sera pour jamais.
Jean de Sponde (1557-1595)

Je me vais comparant à la mer vagabonde
Où vont toutes les eaux de ce grand univers,
Parce que mes ennuis et mes soucis divers
Descendent de mon cœur d'une fuite seconde.

La mer pour le tribut qui de son sein abonde
Ne surpasse jamais ses hauts bords découverts,
Et pour extrême flux de mes tourments soufferts,
Mon cœur ne peut sortir des limites du monde.

Si les vents par la mer font émouvoir les flots,
Mon cœur est agité de mes cruels sanglots.
L'un est sujet d'Amour, et l'autre de Neptune,

Ils s'arrosent tous deux d'une amère liqueur,
Il est vrai que la mer parfois est sans fortune,
Mais las ! je sens toujours la tempête en mon [cœur].
Siméon-Guillaume de La Roque (1551-1611),
Les Amours de Narsis

Je m'embarque joyeux, et ma voile pompeuse
M'ôte déjà la terre et me donne les mers,
Je ne vois que le ciel uni aux sillons pers :
C'est le premier état de mon âme amoureuse.

Puis je vois s'élever une vapeur confuse,
Ombageant tout le ciel qui se fend en éclairs,
Le tonnerre grondant s'anime par les airs ;
C'est le second état dont elle est langoureuse.

Le troisième est le flot hideusement frisé,
Le mât rompu des vents et le timon brisé,
Le navire enfondrant, la perte de courage.

Le quatrième est la mort entre les flots salés,
Abattus, rebattus, vomis et avalés ;
Bref mon amour n'est rien qu'un horrible [naufrage].
Abraham de Vermeil (1555-1620), *Poésies*

Je vogue sur la mer, où mon âme craintive,
Aux jours les plus sereins, voit les vents se lever.
Pour vaincre leurs efforts, j'ai beau les observer,
Ma force, ou ma prudence, est ou faible, ou [tardive].

Je me laisse emporter à l'onde fugitive,
Parmi tous les dangers qui peuvent arriver,
Où tant d'hommes divers se vont perdre, ou [sauver],
Et dont la seule mort est le fond, ou la rive.

Le monde est cette mer, où pour me divertir,
Dans un calme incertain, j'écoute retentir
Les accents enchanteurs des perfides Sirènes.

C'est lors que la frayeur me fait tout redouter,
Que je vois les écueils, que je vois les arènes,
Et le gouffre où le Ciel me va précipiter.
Jean Ogier de Gombauld (1588-1666),
Sonnets chrétiens

Quand le désir de ma haute pensée,
Me fait voguer en mer de ta beauté,
Espoir du fruit de ma grand' loyauté,
Tient voile large à mon désir haussée.

Mais cette voile ainsi en l'air dressée,
Pour me conduire au port de privauté,
Trouve en chemin un flot de cruauté,
Duquel elle est rudement repoussée.

Puis de mes yeux la larmoyante pluie,
Et les grands vents de mon soupirant cœur,
Autour de moi émeuvent tel orage

Que si l'ardeur de ton amour n'essuie
Cette abondance, hélas, de triste humeur,
Je suis prochain d'un périlleux naufrage.
Pontus de Tyard (1521-1605),
Premier livre des erreurs amoureuses

B. Au bord d'une rivière

Assieds-toi sur le bord d'une ondante rivière,
Tu la verras fluer d'un perpétuel cours,
Et flots sur flots roulant en mille et mille tours
Décharger par les prés son humide carrière.

Mais tu ne verras rien de cette onde première
Qui naguère coulait, l'eau change tous les jours,
Tous les jours elle passe, et la nommons toujours
Même fleuve, et même eau, d'une même manière.

Ainsi l'homme varie, et ne sera demain
Telle comme aujourd'hui du pauvre corps humain
La force que le temps abrégie, et consomme ;

Le nom sans varier nous suit jusqu'au trépas,
Et combien qu'aujourd'hui celui ne sois-je pas
Qui vivais hier passé, toujours même on me [nomme].
Jean-Baptiste Chassignet (1570-1635)

Je disais l'autre jour ma peine et ma tristesse
Sur le bord sablonneux d'un ruisseau dont le cours
Murmurant s'accordait au langoureux discours
Que je faisais assis proche de ma maîtresse.

L'occasion lui fit trouver une finesse :
Silvandre, me dit-elle, objet de mes amours,
Afin de t'assurer que j'aimerai toujours,
Ma main dessus cette eau t'en signe la promesse.

Je crus tout aussitôt que ces divins serments,
Commençant mon bonheur, finiraient mes
[tourments,
Et qu'enfin je serais le plus heureux des hommes.

Mais, ô pauvre innocent, de quoi faisais-je cas ?
Étant dessus le sable elle écrivait sur l'onde,
Afin que ses serments ne l'obligeassent pas.
Pierre de Marbeuf (1596-1645), *Recueil de vers*.

Au bord tristement doux des eaux, je me retire,
Et vois couler ensemble, et les eaux, et mes jours,
Je m'y vois sec, et pâle, et si j'aime toujours
Leur rêveuse mollesse où ma peine se mire.

Au plus secret des bois je conte mon martyre,
Je pleure mon martyre en chantant mes amours,
Et si j'aime les bois et les bois les plus sourds,
Quand j'ai jeté mes cris, me les viennent redire.

Dame dont les beautés me possèdent si fort,
Qu'étant absent de vous je n'aime que la mort,
Les eaux en votre absence, et les bois me consolent.

Je vois dedans les eaux, j'entends dedans les bois,
L'image de mon teint, et celle de ma voix,
Toutes peintes de morts qui nagent, et qui volent.
Jacques Davy Du Perron (1556-1618)

Assis au bord des eaux d'une claire fontaine
J'ai l'œil fixé dessus et l'esprit attentif
Pour ouïr sourdement leur murmure plaintif
Qui semble lamenter le tourment qui me gêne.

Tantôt je suis assis, tantôt je me promène
Et comme si j'étais quelque amant fugitif
Je me cache du monde, et demeure craintif
Pour la peur seulement qu'il connaisse ma peine.

J'ai d'un côté les eaux, et de l'autre les fleurs,
L'un me représentant l'image de mes pleurs,
Et l'autre le printemps des beautés de Madame.

Mais je n'avise pas que cet objet charmeur
Entretient doucement ma solitaire humeur,
Et que cette douceur empoisonne mon âme.
Antoine de Nervèze (1570-1622)

Description de la fameuse Fontaine de Vaucluse

Mille, et mille bouillons, l'un sur l'autre poussés,
Tombent en tourmoiant, au fond de la vallée ;
Et l'on ne peut trop voir la beauté signalée,
Des torrents éternels, par les Nymphes versés.

Mille, et mille surgeons, et fiers, et courroucés,
Font voir de la colère à la beauté mêlée ;
Ils s'élancent en l'air, de leur source gelée,
Et retombent après, l'un sur l'autre entassés.

Ici, l'eau paraît verte, ici grosse d'écume,
Elle imite la neige, ou le cygne en sa plume ;
Ici comme le ciel, elle est toute d'azur :

Ici le vert, le blanc et le bleu se confondent ;
Ici les bois sont peints dans un cristal si pur ;
Ici l'onde murmure, et les rochers répondent.
Georges de Scudéry (1601-1667), sonnet 2

Cette source éternelle,
Qui ne finit jamais,
Mais qui se renouvelle
Par des flots plus épais,
Ressemble à ces ennuis dont le regret m'opresse.
Car comme elle est sans cesse
D'une source féconde au malheur que je sens,
Ils s'en vont renaissants.

Puis d'une longue course,
Tout ainsi que ces flots
Vont éloignant leur source,
Sans prendre nul repos,
Moi par divers travaux, par mainte et mainte peine,
Comme parmi l'arène,
Serpentant à grands sauts, l'onde sen va courant,
Mon mal je vais pleurant.

Et comme vagabonde
Murmurant elle fuit,
Quand onde dessus onde
À longs flots elle bruit,
De même, me plaignant de ma triste aventure,
Contre amour je murmure ;
Mais que me vaut cela, puisqu'il faut qu'à la fin
Je suive mon destin ?
Honoré d'Urfé (1567-1625)

Plainte sur la mort de Sylvie

Ruisseau qui cours après toi-même
Et qui te fuis toi-même aussi,
Arrête un peu ton onde ici
Pour écouter mon deuil extrême.
Puis, quand tu l'auras su, va-t'en dire à la mer
Qu'elle n'a rien de plus amer.

Raconte-lui comme Sylvie,
Qui seule gouverne mon sort,
A reçu le coup de la mort
Au plus bel âge de la vie,
Et que cet accident triomphe en même jour
De toutes les forces d'Amour.

Las ! je n'en puis dire autre chose,
Mes soupirs tranchent mon discours.
Adieu, ruisseau, reprends ton cours
Qui, non plus que moi, se repose ;
Que si, par mes regrets, j'ai bien pu t'arrêter,
Voici des pleurs pour te hâter.
Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594-1661)

[Un sonnet parodique]

A l'ombre d'un rocher, sur le bord d'un ruisseau
Dont les flots argentés enrichissent la plaine,
Le beau Berger Daphnis, amoureux de Climène,
Faisait de ses deux yeux distiller un seau d'eau ;

Et le jeune Alcidon, un autre jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Pressé du souvenir de sa cruelle peine,
Faisait comme Daphnis et pleurait comme un veau.

Un Pasteur, que les vit faisant les Jérémies,
Leur dit : « Chantez plutôt dessus vos chalemies :
Je donne au mieux chantant de quoi faire un
[pourpoint. »

Les deux jeunes Bergers leurs flûtes accordèrent ;
Là dessus un loup vint: les Bergers se levèrent,
Poursuivirent le loup et ne chantèrent point.
Paul Scarron (1610-1660)

C. Diane au bain

Amour trouva Diane en la claire fontaine,
Lorsqu'elle se baignait dans les flots argentés,
Sans crainte d'être vue en ces bois écartés
Où jadis le chasseur perdit la forme humaine.
Lors il prit en sa trousse une flèche inhumaine,

Pensant bien entamer ses diverses beautés,
Comme il fit à Phébus par ses traits indomptés,
Quand il suivait Daphné qui fuyait par la plaine.

Diane dit soudain, se réclamant aux Dieux :
Tâcheras-tu sans cesse, enfant malicieux,
De troubler mon repos par ta maudite flamme ?

A l'instant dans les flots sa main elle plongea,
Et lui jetant l'eau claire, en souci le changea.
Du depuis cette fleur n'a point laissé mon âme.
Siméon-Guillaume de La Roche (1551-1611),
Les Amours de Carité

Je meurs, et les soucis qui sortent du martyre
Que me donne l'absence, et les jours, et les nuits
Font tant, qu'à tous moments je ne sais que je suis,
Si j'empire du tout ou bien si je respire.

Un chagrin survenant mille chagrins m'attire,
Et me croyant aider moi-même je me nuis ;
L'infini mouvement de mes roulants ennuis
M'emporte, et je le sens, mais je ne le puis dire.

Je suis cet Actéon de ses chiens déchiré !
Si l'éclat de mon âme est si bien altéré
Qu'elle, qui me devrait faire vivre, me tue :

Deux Déesses nous ont tramé tout notre sort,
Mais pour divers sujet nous trouvons même mort,
Moi de ne la point voir, et lui de l'avoir vue.
Jean de Sponde (1557-1595)

Jalousie

Telle qu'était Diane, alors qu'imprudemment
L'infortuné chasseur la voyait toute nue,
Telle dedans un bain Clorinde s'est tenue,
N'ayant le corps vêtu que d'un moite élément.

Quelque dieu dans ces eaux caché secrètement
A vu tous les appas dont la belle est pourvue,
Mais s'il n'en avait eu seulement que la vue,
Je serais moins jaloux de son contentement.

Le traître, l'insolent, n'étant qu'une eau versée,
L'a baisée en tous lieux, l'a toujours embrassée ;
J'enrage de colère à m'en ressouvenir.

Cependant cet objet dont je suis idolâtre
Après tous ces excès n'a fait pour le punir
Que donner à son onde une couleur d'albâtre.
Tristan L'Hermite (1601-1655), *Plaintes d'Acante*